

Eric Calmès

2727 jours de bonheur



1

Orzola

*La mer enseigne aux marins
des rêves que les ports assassinent.*
(Bernard Giraudeau)

Espagne, le 19 février 2012.

Venant de la station balnéaire de Playa Blanca, j'arrive pour la première fois dans cette petite ville de pêcheurs portant le nom d'Orzola. Décidemment, l'île de Lanzarote est pleine de surprises lorsqu'on la traverse du sud vers le nord : les volcans autour d'Yaiza, l'authentique ville de Teguisse, Guatiza et son superbe jardin de cactus font qu'une telle variété de paysages en une quarantaine de kilomètres relève du miracle.

Mais aujourd'hui, je n'ai qu'un seul but : découvrir l'île de la Graciosa, cachée derrière les montagnes foncées au pied desquelles je me suis

arrêté. Je regretterais vraiment de revenir en France sans y avoir séjourné, ne serait-ce qu'une journée. Je ne sais pas tout à fait pourquoi je dois m'y rendre mais, depuis quelques jours, je le ressens comme un besoin irrépressible.

Bien entendu, je me suis un peu renseigné avant ; en France, j'ai glané des informations sur la toile, mais bien peu de données concrètes mis à part quelques photos alléchantes. Ici, je n'ai point trouvé de livres dans les librairies ni dans les boutiques de souvenirs de Punta Limones ; rien non plus à Puerto del Carmen.

Alors, histoire de me faire une idée, je suis monté il y a quelques jours au Mirador del Rio pour l'admirer du plus haut sommet de la région. La vue plongeante sur l'île était magnifique. La semaine dernière, j'en avais aussi aperçu une partie à l'horizon lorsque je surfais dans la belle baie de Caleta de Famara. Légèrement noyée dans la brume et en partie cachée par les montagnes, la Graciosa m'avait intrigué, énigmatique, suscitant déjà en moi les fantasmes les plus romanesques.

Impatient de fouler les pieds de ce petit bout de terre au milieu de l'Atlantique, attiré irrésistiblement par l'aventure et par le fait que je vais y découvrir des paysages somptueux en ne croisant que de rares autochtones, j'ai la conviction que je ne serai pas déçu. De plus, cette île étant méconnue, je serai satisfait d'être une des rares personnes à être allé à sa

rencontre. Mais pour l'instant, il n'est que dix heures moins le quart à Orzola et je viens d'acheter mon billet aller-retour. Je suis un peu en avance alors je prends le temps de regarder tout autour de moi le paysage qui m'entoure.

Je suis surpris de ne pas ressentir la douceur des alizés si souvent lue dans mes livres de météorologie. Leurs bienfaits auraient-ils été surestimés ? Aujourd'hui, ils soufflent trop fort et me font grelotter en cette matinée hivernale alors que j'attends le premier bateau de la journée qui me conduira sur l'île.

Pour me réchauffer, je fais les cent pas sur le quai en regardant les bateaux de pêche du port ; je compare les carènes des petites embarcations, tantôt blanches, tantôt ornées de bandes rouges. Je prends le temps d'épier discrètement le travail des pêcheurs, bringuebalés par l'incessant clapot, tout en pensant à la dureté du travail et au courage de ces professionnels de la mer. Je sais que dans cet archipel de Chinijo, les eaux sont parmi les plus poissonneuses du monde. J'admire la constance dans l'effort de ces hommes aux visages burinés par les vents, qui ont choisi un métier si ingrat, surtout qu'ici, leurs moyens semblent bien dérisoires, les chaluts étant interdits dans cette zone protégée. Alors qu'on la voudrait toujours accueillante, chaude et calme comme dans les régions paradisiaques, la mer peut se révéler cruelle, hostile et transformer la moindre croisière en cauchemar. Il ne faut jamais minimiser ses colères qui peuvent balayer

des vies en un instant. La bravoure de ses marins est une qualité que j'aimerais trouver chez toutes les personnes qui m'entourent.

Je me rappelle qu'il y a deux ans, assis sur des rochers au nord de Dublin, j'avais pris le temps d'observer les pêcheurs avec attention dans la darse du port de Howth, transis de froid par le vent glacial et pénétrant d'un après-midi de décembre, revenant épuisés sur de gros navires après avoir affronté les célèbres tempêtes de la mer d'Irlande, pour finir leur journée, se noyant dans le whisky servi dans les pubs de cette sinistre ville ressemblant à une prison. Bien que restant quelque peu mystérieuse, Orzola est bien moins austère, même si visiblement peu habituée aux touristes.

A dix heures précises, j'embarque sur le bateau avec quelques autres personnes. Contrairement à eux et malgré la température ambiante, je préfère rester sur l'étage supérieur, à l'air libre, car je redoute le mal de mer qui me gâcherait ce trajet maritime de vingt-cinq minutes. D'ailleurs, à peine le bateau sorti du port, une petite houle secoue déjà la traversée.

*

* *

Je suis dans un paysage splendide. J'ai toujours essayé de réussir ma vie en choisissant d'y mettre dès que possible du beau et du sublime, comme le

préconisait Emmanuel Kant, un des philosophes que je préfère. Adolescent, je m'étais rendu compte que je pouvais y parvenir surtout grâce à la langue des émotions qu'est la musique. Depuis, elle tient plus qu'une place importante dans ma vie, elle fait même partie intégrante de ma personnalité. Elle est ma béquille et une compagnie de tous les instants. En la pratiquant depuis ma tendre enfance, elle s'est imposée à moi en permanence puisque j'ai presque toujours dans la tête des harmonies ou des mélodies, les morceaux pouvant changer brusquement en fonction de mes activités, ou bien se répéter de façon obsessionnelle sans que je puisse avoir le moindre contrôle sur cette activité cérébrale.

En sortant du port, j'entends en moi le début du poème symphonique intitulé *La Mer*, qui décrit un lever de soleil sur les îles Sanguinaires, et je me dis une fois de plus que Claude Debussy avait tout compris au rythme et au mouvement de l'eau. Il a mis en musique avec majesté et finesse ce que je vis à cet instant précis, à savoir le bruit du vent et la vision des reflets du soleil sur la mer. Sa démarche créatrice montre l'idée d'un phénomène sonore en perpétuel renouvellement, jamais prisonnier d'un carcan, ces idées mélodiques prenant des cheminements à la fois audacieux et évidents, paradoxe qui a fait sa réussite. Son goût pour le rare et le précieux, son insoumission permanente aux doctrines musicales au nom de son propre plaisir, son courage lié à une lucidité que seuls

les grands créateurs peuvent posséder, ont fait que sa musique commence là où la parole est impuissante. Elle est écrite pour l'ineffable et m'a toujours été d'un précieux secours.

J'imagine qu'il aurait été heureux ici, même si le paysage ne ressemble pas à la Corse... Et dire qu'il avait hésité entre une carrière de marin et de musicien ! Heureusement pour nous tous, ce grand compositeur français avait choisi l'Art des sons.

*
* * *

L'île est proche à vol d'oiseau mais le bateau doit contourner l'imposante chaîne de hautes falaises noires se terminant par trois rochers isolés dessinant comme un point de suspension, la Punta Fariones, lieu que j'imagine être un véritable sanctuaire pour les amateurs de plongée sous-marine. J'aurais aimé consacrer un peu de temps à l'exploration de cet endroit pendant mon séjour mais je sais que cela ne sera pas possible. Je remets ce projet à plus tard, peut-être dans un an...

Après être passé au large de ce cap, le bateau fait un virage brutal à bâbord pour entrer dans le Rio, ce détroit d'un peu plus d'un kilomètre de large, et j'aperçois enfin une bonne partie de l'île tant convoitée. Elle semble me tendre ses bras, toute

généreuse avec sa forme étirée en longueur ; je le prends comme un signe de bienvenue.

Le vent fraîchit tandis que nous longeons à tribord le village de Pedro Barba, puis de longues plages désertes, pour enfin nous approcher du seul port de l'île, rempli de bateaux de tailles diverses aux couleurs chatoyantes. La ville de Caleta del Sebo l'entoure avec ses rangées de maisons toutes blanches, avec en fond, d'admirables anciens volcans aux couleurs variées. Le reste de l'île semble envahi par de grandes étendues sableuses aux formes irrégulières.

La houle aidant, ce que je redoute arrive, à savoir la nausée à cause du tangage. Mais le mal au cœur, j'y suis habitué, je l'ai depuis longtemps déjà...

« Charlotte,

Nous ne nous sommes pas revus depuis quatre ans et demi, et malgré tout le chemin parcouru depuis, je ne peux t'oublier. Sans que je puisse lutter contre, j'ai toujours ta petite voix dans ma tête, j'entends toujours tes mots doux, ceux que tu me disais tous les jours. Tu me rassures lorsque je suis anxieux, tu m'apaises quand je me sens perdu.

En fait, rien n'a changé depuis de ton départ, comme si tu étais partie hier. Tu es toujours mon cœur, mon souffle, ma raison de vivre. Tu ne peux imaginer à quel point tu me manques !... »

2

La Graciosa

*La souffrance est une île de certitude
dans un océan d'incertitude.*

(Amos Oz)

Je descends du bateau en prenant une respiration profonde. Je ressens un soulagement. A cet instant précis, j'ai l'intime conviction que je ne visiterai pas la « huitième merveille des Canaries » pour rien.

Je suis fasciné par les îles depuis toujours. Durant mon enfance, je passais mes vacances estivales au Dramont, près de Saint-Raphaël. De toute la côte d'Azur, c'est un des endroits que je préfère car la couleur des roches est en toute saison remarquablement attrayante. J'aime ce lieu comme si j'y étais né. En face de moi, je voyais l'île d'Or avec sa tour d'inspiration médiévale, immortalisée par Hergé. Je ne rêvais que d'une seule chose : y habiter, même si